

Garanti des bruits du dehors par la chaconne de la deuxième partita en *ré* mineur pour violon, BWV 1004, de Jean-Sébastien Bach, que je venais de découvrir depuis peu et dont je ne me lassais plus, sans doute parce que ma complexion cyclothymique pouvait se fondre sans contrainte ni effort mais naturellement dans la transcription tout en effets tragiques et passionnels, presque romantiques même, qu'en a fait Busoni pour le piano – sensible à leurs plus infimes nuances chromatiques ou rythmiques, je devais chaque fois retrouver là, dans la dramaturgie mouvementée et contrastée de ces polyphonies poussées jusqu'à la grandiloquence et de ces monodies murmurées jusqu'au silence (dans cette alternance de « points d'Alençon et de tirs de mortier », ainsi que j'avais coutume de dire), comme le sismogramme fidèle de mes états d'âme –,

j'étais, aux premières heures de cette matinée de juillet, assis comme chaque jour à ma table de travail, dans la pièce qui, chez moi, remplit le double office de salon et de bureau.

Humide et hyalin, d'une teinte de turquoise claire rappelant celle des vénosités, le ciel, à tout le moins la partie que j'en pouvais apercevoir par l'embrasure de la porte-fenêtre grande ouverte, dont il occupait tout le tiers supérieur, et face à laquelle je me tenais, se voilait par endroits d'arachnéens lambeaux de brume que floquaient d'épars nuages blanchâtres et grumeleux ; plus bas, à travers le garde-corps ouvré de petites feuilles de chêne du balcon auquel donnait accès la porte-fenêtre, m'apparaissait une portion du boulevard de Belleville, sur lequel une brise incessante précipitait par milliers les fleurs des robinières en une neige drue, de couleur vert anis, qui recouvrait la chaussée et le terre-plein d'une couche mi-floconneuse, mi-pulvérulente, presque uniforme en cette heure matinale, et que soulevait de temps à autre le passage d'une voiture ou d'un scooter, la repoussant à mesure vers les caniveaux, le long desquels elle formait une guirlande épaisse et ininterrompue, manière de falbala ornant le ruban de bitume.

Devant moi étaient disposés un ordinateur portable allumé, un paquet de Lucky Strike, un cendrier de verre, de forme octogonale, dans l'une des quatre cannelures duquel une cigarette se consumait en deux longs fils géminés, velouteux et bleutés, sinuant souplement à la verticale, avant que de s'incurver vers l'extérieur et de s'y dissiper en un entrelacs agité, et, entre mes coudes, une tasse de porcelaine blanche, à l'émail craquelé, emplie aux trois quarts de café, dans le disque noir de laquelle, que festonnaient de petites bulles semblant des perles d'or et parcouraient des volutes de vapeur, se reflétait mon visage, dans un format et des teintes identiques à cet autoportrait de Jean Fouquet, exécuté sur un médaillon de cuivre, que l'on peut voir au département des objets d'art du musée du Louvre.

Soudain mon téléphone avait sonné.

Ayant pour principe de ne jamais répondre à aucune sollicitation lorsque je travaille, j'eusse volontiers ignoré cet appel si son insistance – dix, vingt, peut-être trente fois de suite, la salve aiguë des sons électroniques de l'appareil avait criblé les nuées capitonneuses et obsidionales de la